

# Le Monde

## UN CERTAIN REGARD

"La Terre abandonnée" : après la guerre civile, le Sri Lanka comme une inquiétante table rase

Un premier long métrage en provenance du Sri Lanka, signé par un réalisateur de 28 ans, sélectionné à Cannes, dans la section Un certain regard, cela suffit a priori à éveiller la curiosité de l'honnête homme, surtout lorsque ce film s'avère bien plus que prometteur.

Formé au cinéma en Inde et en France (à l'école du Fresnoy et à la Cinéfondation), Vimukhti Jayasundara réalise, de fait, avec Sulanga Enu Pinisa (*La Terre abandonnée*), un film ambitieux et dépouillé, rétif aux canons de la dramaturgie classique. Il se dégage une belle poésie de ce long métrage, que le cinéaste fait naître de la fusion entre un ancrage historique et culturel, dans son Sri Lanka natal, et une approche esthétique qui se rallie à la modernité cinématographique.

Ce profil double est caractéristique des oeuvres les plus novatrices de ces dernières années, à l'instar de celle du Thaïlandais Apichatpong Weerasethakul (dont on a pu découvrir *Tropical Malady*, en 2004), à l'univers duquel peut notamment faire penser ce film.

Le contexte est celui de l'après-guerre civile qui a ravagé le Sri Lanka, durant le conflit opposant le gouvernement à la guérilla tamoul.

Partagé entre mer et forêt, le décor naturel du film place les personnages dans une sorte de no man's land sauvage et lacunaire où leur activité quotidienne, filmée en longs plans-séquences, semble ravalée à une errance circulaire et répétitive, sans cause ni but apparents.

Une maison au milieu de nulle part exposée aux quatre vents, un camp militaire à proximité, une famille où règne une sourde tension, des soldats désœuvrés tuant le temps en manoeuvres ineptes, une belle jeune femme à la toilette, des corps qui s'aiment, un char incongru qui pointe son canon, tout ici semble participer d'un ordre du monde tournant à vide, et où l'assouvissement sexuel tient lieu de douloureux exutoire.

La splendeur surnaturelle, comme trafiquée, des paysages, l'opacité des personnages, la nature épigrammatique des rares dialogues "*quand tu fumes un joint, dit un soldat à un autre dans un moment d'inspiration, c'est comme si Dieu t'enculait*" tout ici est étrange et inquiétant, débouchant tantôt sur un burlesque inattendu, tantôt sur un retour de pure monstruosité.

C'est à cette sensation que vise essentiellement le film, par-delà les lambeaux d'intrigue (la passion d'une femme adultère, un conte raconté par un vieil homme sur l'histoire d'un bossu qui brûle *ad vitam aeternam* dans sa maison...) qui servent de prétexte à son déroulé et de passerelle branlante tendue au spectateur pour l'inviter à le traverser. Etrange et beau voyage dans la dissolution des choses et l'absurdité de la condition humaine, qu'il faut entreprendre en apprivoisant sa peur.

---

**Film sri-lankais de Vimukhti Jayasundara (1 h 48.)**

**Jacques Mandelbaum**

Article paru dans l'édition du 15.05.05